

*Poeta Gall.*

P O E S I E S. *R*

*Mons<sup>r</sup>. Par Duteys.*

---



---

À L O N D R E S.

---

M D C C L X X V I I .



P O E S I E S



A. D. N. D. R. S.

NEW YORK



---

---

# P O E S I E S.

---

A

Madame la COMTESSE de W——N. au  
Clavecin.

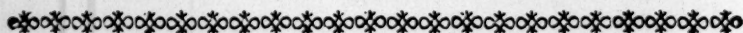
A V E C combien d'indifférence  
L'insensible produit les sons les plus touchans !  
Avec quel air de négligence  
Elle transporte tous nos sens !  
Sous ses doigts gracieux chaque corde animée  
Ravissant tour à tour notre admiration,  
A recevoir ses loix met son ambition,  
Et d'un si beau destin charmée,  
Nous exprime en tremblant sa satisfaction :  
Touché de cette main, par les Graces formée,  
Qui ne ressentiroit la même émotion !

A 2

Tandis ,



Tandis qu'à l'écouter chacun de nous s'empresse,  
 L'Amour à ses côtés, profitant de l'yvresse  
 Où semblent plongés nos esprits,  
 Des beaux yeux de cette Sirène  
 Emprunte quelques traits dont il blesse sans peine,  
 Des cœurs, par ses accens déjà trop attendris.  
 Ainsi du Dieu charmant assurant la Victoire  
 Par ses accords mélodieux,  
 Elle célèbre en ses jeux  
 Notre défaite & sa gloire ;  
 Et prenant à nos yeux un visage serein,  
 Elle goûte en secret le plaisir inhumain,  
 D'avoir lancé les feux qui consument nos ames :  
 Tel Neron autrefois, une harpe à la main,  
 Chantoit en contemplant le funeste destin  
 De Rome, qu'il livroit à la fureur des flâmes.



C A N T A T E S.  
 LE TRIOMPHE DE THEMIRE.

Sur la petite Vérole de Mlle. Le C \* \* \*

A V E C les graces qu'on admire  
 Chez la Déesse des Amours,  
 La jeune & charmante Thémire  
 Faisoit fleurir le tendre empire  
 Sur les bords que la Vienne enrichit par son cours.  
 Elle reçoit dès son aurore  
 L'hommage de tous les bergers ;

Telle



Telle une fleur qui vient d'éclore  
 Fixe les papillons légers.

Le tendre Timante  
 Reconnoit ses Loix ;  
 L'insensible Achante  
 Imite son choix ;  
 Tircis à lui plaire  
 Borne tous ses vœux ;  
 L'Amant de Glycere  
 A rompu ses nœuds :  
 La sage Bergere  
 Se rit de leurs feux.

Jalouses de l'éclat d'une si belle Vie,  
 Les Bergeres qu'anime une aveugle fureur,  
 Implorent le secours de la cruelle Envie,  
 Monstre, né pour porter le trouble & la terreur,  
 Déjà la Déesse implacable,  
 Quittant son antre redoutable  
 Vole & traîne après soi les chagrins, les soucis ;  
 Le crime fuit de près cette peste infernale,  
 Et de l'haleine qu'elle exhale,  
 Les champs sont désolés, les airs sont obscurcis.  
 Elle apperçoit Thémire, un si rare assemblage,  
 D'appas, de graces, de vertus,  
 Suspend pour un moment ses esprits combattus,  
 Elle alloit l'admirer, mais frémissant de rage,  
 Eh quoi ! je suis l'Envie & j'ai pu m'attendrir,  
 Dit-elle, ah ! punissons un si sanglant outrage ;  
 Thémire est digne de périr,  
 Puisqu'elle arrache mon suffrage.  
 Elle dit : aussi-tôt un funeste poison \*,  
 Triste & cruel fléau des charmes,



S'empare de Thémire, accable sa raison :  
 Les jeux prennent la fuite en répandant des larmes.  
 Des roses & des lys le séjour enchanteur,  
 Devient le siège de l'horreur.



Arrête, Déesse inhumaine,  
 Tourne ta rage contre moi :  
 Vois quel est l'objet de ta haine ;  
 Les Graces tremblantes d'effroi,  
 T'implorent pour sauver leur Reine.  
 Arrête, Déesse inhumaine,  
 Tourne ta rage contre moi.



Mais loin d'écouter ma prière,  
 Mes cris excitent son courroux ;  
 Thémire succombe à ses coups,  
 La mort va fermer sa paupière.  
 D'une si brillante carrière,  
 Dieux cruels, étiez-vous jaloux ?



Arrête, Déesse inhumaine,  
 Tourne ta rage contre moi :  
 Vois quel est l'objet de ta haine ;  
 Les Graces tremblantes d'effroi,  
 T'implorent pour sauver leur Reine.  
 Arrête, Déesse inhumaine,  
 Tourne ta rage contre moi.



L'Amour voit le péril qui menace Thémire ;  
 Il pâlit de frayeur, ô Ciel ! de son Empire,  
 L'ornement, la gloire & l'appui,  
 Thémire alloit périr sans lui.



Pour dissiper les maux dont il la voit atteinte,  
 Il s'avance suivi d'un essain de plaisirs ;  
 L'Envie à cet aspect gémit de la contrainte

Que ce Dieu met à ses desirs.

Elle fuit, & bientôt la troupe secourable

Succède aux horreurs du trépas.

Thémire ouvre les yeux, & l'Amour favorable,

Lui rendant ses premiers appas,

Elle parut mille fois plus aimable.



Chantons, célébrons l'empire  
 Du puissant fils de Cypris ;  
 Il nous conserve Thémire ;  
 Accourez tous, jeux & ris.  
 Chantons, célébrons l'empire  
 Du puissant fils de Cypris.



Que la colere céleste  
 M'accable de maux divers ;  
 Que la guerre, que la peste  
 Ravagent tout l'Univers,  
 Puisque Thémire me reste  
 Je brave tous ces revers.



Chantons, célébrons l'empire  
 Du puissant fils de Cypris ;  
 Il nous conserve Thémire ;  
 Accourez tous, jeux & ris,  
 Chantons, célébrons l'empire  
 Du puissant fils de Cypris.





## LA DEFAITE DE LA RAISON.

A Mlle. \* \* \*

EST-IL un sort plus affreux que le mien ?  
 Je regnois sur le cœur de l'aimable Thémire,  
 Quand jalouse de mon empire,  
 La Raison vint tenter de m'enlever ce bien.  
 Au coup fatal qu'elle m'apprête,  
 La douleur accable mes sens,  
 Et la crainte de perdre une telle conquête,  
 A mon cœur amoureux arrache ces accens.



Tendres Amours, accourez tous ;  
 Venez, volez troupe propice ;  
 Le cœur de Thémire est à vous,  
 Ne souffrez pas qu'on le ravisse.  
 Armez vous d'un juste courroux ;  
 Venez, volez troupe propice ;  
 Tendres Amours, accourez tous.



L'Amour paroît avec sa suite,  
 Il s'avance au bruit de ma voix ;  
 A cet aspect la raison prend la fuite,  
 L'Amour en rit, & Thémire à ses Loix  
 Se rend une seconde fois.

Fiere





Fiere raison, de ton empire  
 Ce n'est pas encore le tems,  
 Tu régneras sur mas Thémire,  
 Quand l'âge aura glacé ses sens ;  
 Jusqu'à cette heure infortunée,  
 Fixe loin d'elle ton séjour ;  
 Son automne t'est destinée,  
 Mais son printems est à l'Amour.



## O D E S CONTRE L'AMOUR.

**Q**U'ENTENDS-JE ? Quels nouveaux Orphées  
 Forment ces aimables accens ?  
 Pour qui sont ces brillans Trophées ?  
 Quel spectacle enchante mes sens ?  
 Je vois les ris, les jeux, les graces ;  
 Un enfant marche sur leurs traces,  
 C'est l'Amour, c'est lui, je le vois.  
 Pour mieux établir sa puissance,  
 Il prend les traits de l'innocence ;  
 Mortels n'écoutez point sa voix.

Et toi, dont la fausse lumière  
 Aveugle les plus éclairés,



Fils de Venus, dans ta carrière  
 Serons-nous toujours égarés ?  
 Jusques à quand, par tes caprices,  
 Verrons-nous d'affreux précipices  
 S'ouvrir sous les pas des mortels,  
 Et les cœurs soumis à tes chaînes,  
 Malgré la rigueur de leurs peines,  
 T'élever encor des autels ?

Les partisans de ton Empire  
 Te nomment le Dieu des plaisirs,  
 Et ceux que ta faveur attire  
 Pour toi seul forment des desirs.  
 Triste erreur qui cache à leurs ames,  
 Que l'ardeur dont tu les enflames,  
 Est la source des plus grands maux !  
 Dangereux plaisirs que j'abhorre !  
 Heureux le cœur qui vous ignore !  
 Il goûte un tranquille repos.

C'est à toi, Sagesse divine,  
 D'éclairer les foibles humains :  
 Qu'ils osent suivre ta doctrine,  
 Le vrai bonheur est en leurs mains.  
 Viens par ta lumière céleste,  
 Percer le nuage funeste  
 Dont l'Amour obscurcit leurs yeux ;  
 Fais-les marcher sous tes auspices,  
 Et leur montre ces précipices  
 Couverts d'appas délicieux.

Quoi ? je me verrois, vil esclave,  
 Orner le Char de ce Vainqueur ?  
 Je pourrois, aux fers que je brave,  
 Asservir lâchement mon cœur ?



Je croirois qu'au fein des allarmes,  
 Parmi les peines & les larmes,  
 Réside la félicité ?  
 Et bénissant mon esclavage,  
 Je pourrois nommer avantage,  
 Une triste captivité ?

C'en est fait, une heureuse étoile,  
 Amour, guide à présent mes pas :  
 Ton règne à mes yeux se dévoile,  
 Et j'en déteste les appas.  
 Je n'y vois qu'erreur, que foiblesse,  
 Que cœurs vaincus par la moleste,  
 Et soumis à d'indignes Loix ;  
 Epris d'une yvresse fatale,  
 Je vois Hercule au pied d'Omphale,  
 Démentir ses nobles exploits.

De ces traits que ma raison blâme,  
 Mortels, tirez une leçon ;  
 Voyez une imprudente flamme  
 Causer la perte de Samson.  
 Avant sa honteuse défaite,  
 Considérez ce Roi Prophète  
 De l'esprit Divin animé ;  
 Humain, pieux, sage, équitable,  
 Son cœur n'eut point été coupable,  
 Si son cœur n'avoit pas aimé.

Combien d'exemples déplorables  
 Frapent mes regards tour à tour !  
 Combien de Héros mémorables  
 Succombent aux traits de l'Amour !



Voyons sur ce vaste Théâtre  
 Le fier amant de Cléopâtre ;  
 Il veut subjuguier les Romains :  
 L'Amour paroît, & dans son ame  
 Allume une servile flamme,  
 Je vois le dernier des humains.

Vous donc que l'Amour sollicite  
 A devenir ses favoris,  
 Insensés ! voyez à sa suite  
 Les soins fâcheux, les noirs soucis :  
 Si les jeux souvent le précèdent,  
 Combien de chagrins lui succèdent !  
 Fuyez, évitez ses douceurs ;  
 Sous une image séduisante,  
 Une Dêité malfaisante,  
 Tend des embûches à vos cœurs.

Pourquoi, tranquille indifférence,  
 N'ai-je point écouté ta voix ?  
 Quand par sa flateuse apparence  
 L'Amour m'engageoit sous ses Loix.  
 J'étois ébloui de ses charmes ;  
 Mais enfin, par d'utiles armes  
 La raison a brisé mes fers ;  
 Pour toi seule mon cœur respire ;  
 Sous la douceur de ton empire,  
 Je ne craindrai point de revers.





## O R I G I N E

De Madame la MARQUISE CUSANI.

**P**OUR former Claudia, Minerve  
 Epuisa son habileté,  
 Et lui dispensa sans réserve  
 Tous les trésors de la beauté,  
 Elle en fit un dépôt fidèle  
 Des appas les plus séduisans,  
 De Graces un parfait modèle  
 Et la règle des agrémens.  
 Par une ordonnance nouvelle  
 Elle décida de plein droit.  
 Que des vertus on jugeroit  
 Par celles qu'on verroit en elle,  
 Et qu'on ne pourroit être belle  
 Qu'autant qu'on lui ressembleroit;  
 Satisfaite de l'assemblage  
 De tant de graces & d'appas,  
 Et bien sûre de mon suffrage  
 Elle tourne vers moi ses pas.  
 Tu vois, dit-elle, mon ouvrage,  
 Je veux t'en découvrir l'emploi.  
 Elle rendra facile à croire  
 Tous les prodiges de l'histoire  
 Auxquels on n'ose ajouter foi.

Pour



Pour ma gloire je l'ai produite,  
 De la vertu, du vrai mérite,  
 Elle fera chérir la Loi.  
 Elle eut fait le bonheur d'un Roi ;  
 Mais je fais mieux, je la destine  
 Au plus cher de mes favoris,  
 A Cusani ; car j'imagine  
 Qu'il en sentira tout le prix.  
 Pour toi, qu'une longue habitude  
 D'aimer a rendu délicat,  
 De ses talens fais ton étude,  
 Décris-en bien la multitude  
 Fais-en connoître tout l'éclat.  
 Je te donnerai pour salaire,  
 L'espoir de t'en faire estimer :  
 Si ton cœur se laisse enflammer,  
 Sois retenu, fache te taire ;  
 Elle enseignera l'art de plaire,  
 Et toi comme on la doit aimer.



## L'ESPRIT ET LE BON-SENS.

**L**E bon-sens est un diamant,  
 Solide, précieux, de valeur reconnue ;  
 Brillanté par l'esprit, il éblouit la vue ;  
 Mettez l'esprit à part, il est moins éclatant,  
 Mais c'est toujours un diamant.

. L'esprit

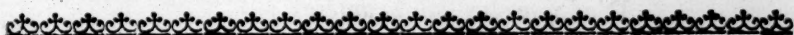




L'esprit est dangereux, plus qu'il ne peut il ose,  
Le bon-sens ferme & sûr jamais ne se commet ;  
C'est un casque éprouvé ; l'esprit est le plumet ;  
Le casque nous défend, le plumet nous expose.



L'esprit sans le bon-sens conduit droit à l'orgueil ;  
Comme un Pilote vain, sans compas, sans étoiles,  
Il met au vent toutes ses voiles  
Pour se briser contre un écueil.



## LES AMOURS DE COMMINGE,

### R O M A N C E.

Sur l'air de la Romance : *N'est-il Amour sous ton Empire, &c.*

**C**OMMINGE aimoit Adelaïde,  
Elle à son tour,  
Pour lui dans son ame timide  
Sent du retour :  
Leurs jeunes cœurs prirent un guide ;  
C'étoit l'Amour.



Sous une si douce tutelle,  
Ces vrais amans  
Aquoient une aideur nouvelle  
Avec leurs ans ;  
D'amour ils étoient un modele  
Et d'agréments.

Tous





Tous deux dans cette heureuse yvresse  
Formoient des vœux,  
Pour que l'hymen de leur tendresse  
Serrât les nœuds ;  
Mais hélas ! fortune traîtresse  
Troubla leurs feux.



Un procès divisoit les peres  
Depuis longtems ;  
Ils donnent des ordres sévères  
A leurs enfans  
D'adopter les haines amères  
De leurs parens.



Amour un si cruel système  
Ne peut souffrir ;  
Comminge en sa douleur extrême  
Songe à périr ;  
Plutôt qu'oublier ce qu'il aime,  
Il veut mourir.



Voyant son fils demeurer ferme,  
Le pere un jour  
Maltraite Comminge & l'enferme  
Dans une tour,  
Pour l'obliger à mettre un terme  
A son amour.



Là sans cesse une voix pressante  
Le menaçoit ;  
Mais sa tendresse plus puissante  
Le soutenoit,  
Et ne pouvant voir son amante  
Il y pensoit.

Bientôt





Bientôt de sa mort on suggère  
 Par-tout le bruit ;  
 Sa maîtresse se désespère,  
 Et jour & nuit,  
 Pleure sa moitié la plus chère  
 Et se détruit.



Dans sa peine, elle veut le suivre  
 Jusqu'au trépas ;  
 Pour comble de maux on la livre  
 En d'autres bras :  
 Son cœur, qui n'avoit pu survivre,  
 N'en étoit pas.



De sa prison Comminge échape,  
 Et dès le soir  
 L'affreuse nouvelle le frappe ;  
 De désespoir  
 Il court se jeter à la Trape  
 Sans la revoir.



A la règle la plus rigide  
 Il a recours ;  
 Il croit par-là remplir le vuide  
 De ses amours,  
 Mais l'image d'Adelaïde  
 Le suit toujours.



En son esprit sans cesse il roule  
 Tout son malheur ;



Un long espace ainsi s'écoule  
Dans la douleur ;  
Enfin un jour il voit en foule  
Courir au cœur.



Il trouve un Pere sur la cendre  
Pâle & mourant ;  
Un son de voix se fait entendre  
Qui le surprend ;  
Ah ! dans quels termes puis-je rendre  
Ce qu'il apprend !



Pardon, disoit la voix débile,  
Mortels pieux,  
Femme, j'ai profané l'azile  
De ces saints lieux :  
Puisse mon repentir utile  
Fraper vos yeux.



Amante trop infortunée  
J'eus un amant ;  
Mon ame à la sienne enchaînée  
Fit son tourment ;  
Je trouvai dans sa destinée  
Mon châtiment.



Il avoit choisi sa retraite  
En ce lieu-ci ;  
J'ignorois sa marche secrète,  
Mais mon souci,  
Après une pénible traite  
M'amène ici.



J'y priois ; pendant que j'implore,  
En vœux fervens,



La fin du mal qui me dévore,  
Parmi vos chants  
La voix de celui que j'adore  
Frape mes sens.



Grands Dieux ; quelle fut ma surprise  
En le voyant ;  
Un vif sentiment me maîtrise,  
Et sur le champ,  
Me déguisant, je suis admise  
En ce Couvent.



Malheureuse ! ainsi le scandale  
Guidoit mon cœur ;  
J'aimai la présence fatale  
A mon bonheur ;  
Et voulus être la rivale  
D'un Dieu vengeur.



D'un dessein qu'à présent je blâme  
Cruel effet !  
Si près de l'objet de ma flamme,  
Il l'ignoroit :  
La crainte de troubler son ame  
Me retenoit.



Ah ! puisse le courroux céleste  
Tarir en moi !  
Cher Comminge, en ce jour funeste  
Veille sur toi.  
Adieu, fais du tems qui te reste  
Un sage emploi.





La mort sur ses beaux yeux errante  
Répand la nuit ;  
Le fidèle amant se tourmente,  
Pleure & languit ;  
Et son ame, toujours constante,  
Bientôt la fuit.



Du moins une mort secourable  
Sécha ses pleurs ;  
J'en connois un plus déplorable  
En ses malheurs,  
C'est celui que Nannette accable  
De ses rigueurs.



A MADEMOISELLE \* \* \*

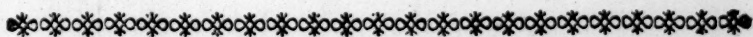
AVEC autant d'esprit, de grâces, d'agrémens,  
Avec les traits les plus charmans,  
Comment, belle Lucile, avez-vous donc pû faire  
Pour réussir à me déplaire ?





## A quelques Amans qui ennuyoient Eglé.

**L'**AMOUR est un enfant, il ne veut à sa fuite  
 Que les Jeux, les Ris, les Plaisirs ;  
 L'Ennui lui fait prendre la fuite,  
 Il s'effarouche des soupirs :  
 Vous donc, qui desirez attendrir une belle,  
 Amans, amusez son esprit.  
 L'Ennui s'est-il emparé d'elle ?  
 Bientôt la réflexion fuit ;  
 Et la beauté qui réfléchit  
 A l'Amour est toujours rebelle.



## La Partie de Piquet de l'Amour & Glycere.

**A**U piquet avec ma Glycère  
 L'Amour jouoit un jour aux baisers, & perdit ;  
 Il paye, & met son Arc, ses Flèches ; ma Bergere  
 Le fait capot & gagne : Amour plein de dépit,  
 Risque les effets de sa mere,  
 Ses Colombes, ses Tourtereaux,  
 Son attelage de Moineaux,  
 Et sa ceinture séduisante ;

Perd



Perd tout cela : de sa bouche charmante  
 Il joue ensuite le corail,  
 L'albâtre de son front, l'émail  
 De son teint de lys & de roses,  
 La fossette de son menton,  
 Et mille autres beautés nouvellement écloses ;  
 Le jeu s'échauffe, & le petit fripon,  
 Sans ressource, & tout en furie,  
 Contre mes yeux, va le tout, il s'écrie !  
 Glycère gagne, & l'Amour consterné  
 Se leve aveugle & ruiné.  
 Amour ! de l'insensible est-ce donc là l'ouvrage ?  
 Hélas ! pour moi quel funeste présage !



## LE DEFI D'ISABELLE

A

### DIANE ET L'AMOUR.

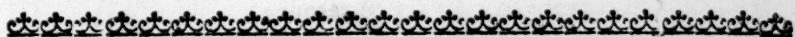
Pour Mad. la Comtesse de W. le jour de sa Fête.

**L**E jour de sa fête, Isabelle  
 Se mit en tête un assez malin tour,  
 A tirer l'arc, je veux, dit-elle,  
 Défier Diane & l'Amour.  
 L'accord fait, on parie, & l'Amour met ses armes,  
 Diane engage sa beauté,  
 Isabelle, sa liberté,  
 Bien qu'elle en connut tous les charmes,

Mais



Mais à ce jeu chacun voulut  
 Risquer son plus cher attribut.  
 On tire, malgré leur adresse,  
 L'Amour & la chaste Déesse  
 Manquent leur coup ; dès son début,  
 Isabelle atteint droit le but,  
 C'étoit mon Cœur : l'Amour aussi-tôt fait retraite,  
 Laisant son arc & son carquois ;  
 Diane court au fonds des bois  
 Cacher sa honte & sa défaite.  
 Jouissant alors de ses droits  
 Isabelle les représente  
 Et toujours libre & triomphante  
 Elle foumet tout à ses loix.



## LES QUATRE SAISONS.

Sur l'air : Annette à l'âge de quinze ans.

**C** \* \* au Printems de ses jours  
 Est l'Espérance des Amours,  
 Son tein fleuri, son air si gai,  
     Sont la peinture  
     De la Nature  
     Au mois de Mai.





Sa vive & brillante beauté  
Est l'image d'un bel Eté ;  
Tout l'éclat en est dans ses yeux.  
De-là s'échappent  
Eclairs qui frappent  
Coups dangereux.



Levre vermeille, œil ravissant,  
Taille aisée, air appétissant,  
Font espérer douce moisson ;  
Comme l'Automne  
Ses fruits nous donne  
Dans leur saison.



On compte en vain sur ce retour ;  
Stérile espoir ! Jamais Amour  
Ne logea dans ce cœur trop fier ;  
Mais à sa place  
S'y trouve glace  
Du triste Hyver.



---

C H A N S O N

Sur le meme S U J E T,

Sur l'air d'un BALLET à V I E N N E.

**A** N N E T T E est de la Nature  
Un portrait des plus frapans ;  
Son haleine est aussi pure  
Que le Zephir du Printems.

Sa beauté brillante  
Est l'image d'un bel Eté ;  
Sa mine riante  
De l'Automne peint la Gaité ;  
Mais quel revers !  
Son Cœur pervers  
Loge la Glace des Hyvers.

---

Sur P O T Z D A M.

**S** U P E R B E S Bâtimens, Goût, Genie et beaux Arts,  
Tout ici vous retrace une image de Rome,  
Et si vous cherchez un grand homme.  
Frederic seul vaut bien les deux premiers Cefars.

D

B I L L E T





BILLET à M. L'Abbé BASTIANI,

A POTZDAM, April, 1771.

TRES obligeant Abbé, de vos bontés pour moi  
Agreez la reconnoissance :  
Je pars, me servant de la foi  
Pour croire qu'à Potzdam reside un très grand Roi,  
Et j'en ai morale evidence ;  
Car je fortirai de ce Lieu  
Convaincu de son existence  
Comme on l'est de celle de Dieu,  
Par les sages effets de son Intelligence \*.

\* Ce billet procura à l'auteur une audience du Roi de Prusse, au moment où il ne s'y attendoit plus.



C H A N S O N.

J'AI perdu ma chere Life,  
Je soupire nuit et jour ;  
Les Dieux jaloux l'ont reprise  
Pour en orner leur séjour.  
La Terre a ce beau visage  
Qui fit mon Ciel ici bas,  
Mais mon cœur garde l'image  
De ses celestes appas.

Le





Le matin la prompte aurore  
 Me trouve noyé de pleurs ;  
 Le soir me retrouve encore  
 Gemissant sur mes malheurs.  
 Sans le soleil de ma vie  
 Je ne fais plus que languir ;  
 J'ai perdu ma douce amie,  
 Il me tarde de mourir.



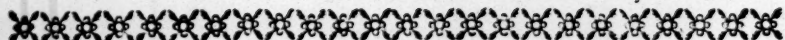
## BOUQUET pour M. le Prince de KAUNITZ.

Le Jour de St. VENCESLAS.

**T**OUT grand Saint qu'étoit Venceslas,  
 Mon Prince, il ne vous valoit pas ;  
 Il ne passa pour un grand homme  
 Que longtems après son trépas.  
 Mais vous vivant, on vous renomme  
 Pour faire fleurir ces Etats :  
 S'il fut canonisé dans Rome,  
 On vous bénit en ces climats.  
 Le peuple heureux baise vos pas,  
 Le savant protégé vous nomme  
 Son vrai Patron, son Mécénas ;  
 Enfin c'est vous, Prince, qu'on chomme,  
 Et point du tout Saint Venceslas.

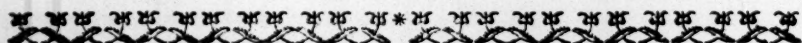
PORTRAIT





# PORTRAIT de M \* \* .

DAMIS vécut sans vertus, sans noblesse,  
 Sans esprit, sans délicatesse,  
 Et bonnement s'en consola ;  
 Le Compere avoit en richesse  
 Reçu sa part de tout cela.



SUJET donné à *Bath-Easton* en Janvier 1777.

*La Physionomie indique-t'elle le Caractère ?*

OUI, souvent le Visage est le Miroir de l'Ame ;  
 Temoin cette Jeune Beauté,  
 Dont l'esprit, la candeur, la sensibilité,  
 Peints dans son Air en traits de flamme,  
 Ravissent mon cœur enchanté.  
 Ses traits charmans sont le brillant langage  
 D'un naturel doué des plus beaux attributs ;  
 Son âme est dans ses yeux, et commande l'hommage  
 Qui se doit aux talens, aux grâces, aux vertus.

F I N.